

Non pas qu'il n'y ait, au fond, dans la pensée de Renan, des parties stables et même singulièrement fortes. J'ai dit qu'il fit partie de cette équipe qui, vers la fin du Second Empire, essaya de traduire au *Journal des Débats* les aspirations de cette partie libérale de la bourgeoisie française, en qui vivait encore comme un reste de l'esprit qui avait animé Port-Royal, et qui aurait bien voulu donner à la France moderne une manière de *Credo*. Renan, ne l'oublions pas, fit deux tentatives, et qui durent, certes, lui coûter beaucoup, pour entrer dans l'action : il fut candidat-député en 1869 et candidat-sénateur en 1879. Et quand il écrivit la *Réforme intellectuelle et morale*, il fit un réel effort, très sérieux, non dépourvu même d'une certaine gravité solennelle et d'un sentiment assez viril de ses responsabilités de penseur, pour contribuer, *proparte sua*, au relèvement national. Et de ce livre, Sorel a pu dire, avec juste raison, qu'il constitue son œuvre la plus sincère, la sincérité de Renan, comme celle des deux autres grands Bretons, Chateaubriand et Lamennais, étant, en général, quelque peu sujette à caution. Et il a pu dire aussi que, de l'échec de Renan, parallèle à celui de Le Play, on pouvait conclure à la faillite définitive de la bourgeoisie, que, seuls, les conseils de ces deux hommes auraient pu, selon lui, sauver. Mais quelle est la thèse essentielle de ce livre, dont nos démocrates, et pour cause, ne parlent guère, et que Maurras n'invoque, pour ainsi dire, que sous bénéfice d'inventaire et tout en mettant soigneusement en garde contre le germanisme de Renan ? Le *germanisme*, en effet, y est flagrant, puisque Renan ne propose rien moins à la France, si elle veut vraiment se relever, que d'imiter la Prusse — cette *Vendée du Nord*, comme il l'appelle. Renan, au lendemain du désastre de 1870, juge que la responsabilité de ce désastre doit être portée par notre démocratie superficielle, niaisement égalitaire, matérialiste et pacifiste, par notre *légitimisme* borné, étroit et incapable, par notre manque de culture scientifique (il déclare même, à ce propos, qu'à son sens, jamais un élève de nos Jésuites n'arrivera à battre un officier prussien, et Léon Daudet n'a pas manqué de relever la fausseté de cette espèce de prophétie en glorifiant Foch, élève des *Bons Pères* et vainqueur de Ludendorff). La thèse est, évidemment, qu'au sein de cette Europe moderne, engagée dans la voie du progrès démocratique et utilitaire, à l'américaine, voie que l'Angleterre et la France ont commencé à parcourir résolument et qui, pour Renan, représente la *voie de la décadence*, deux nations représentaient encore l'*Ancien Régime*, c'est-à-dire une société encore noble, où l'argent et les jouissances matérielles ne donnent pas uniquement le ton ; et ces deux nations — *horresco referens* — c'est... la Prusse et la Russie (1) ; et je signale, tout de suite,

(1) Faut-il, au scandale de nos nationalistes, reproduire les jugements de Renan et de Proudhon sur l'Allemagne et la Russie ? « J'ai étudié l'Allemagne, écrit Renan, et j'ai cru entrer dans un temple. Tout ce que j'y ai trouvé est pur, élevé, moral, beau et touchant. O mon âme, oui, c'est un trésor... Leur morale me transporte. Ah ! qu'ils sont doux et forts ! Oui, cette Allemagne me sourit moins dans sa partie scientifique que dans son esprit moral. La morale de Kant est bien supérieure à toute sa logique ou philosophie intellectuelle et nos Français n'en ont pas dit un mot. Cela se comprend ; nos hommes du jour n'ont pas de sens moral. La France me paraît de plus en plus un pays voué à la nullité pour la grande œuvre du renouvellement de la vie dans l'humanité. On n'y trouve qu'une orthodoxie sèche, anticritique, froide, inféconde, petite : type Saint-Sulpice ; ou bien un niais creux et superficiel, plein d'affectation et d'exagération : le néo-catholicisme ; ou bien enfin une philosophie sèche

que Proudhon, dans sa *Correspondance*, porte un jugement tout semblable, quoique motivé, non par le regret de l'Ancien régime noble, mais par l'espérance révolutionnaire. On connaît, d'ailleurs, la vive répulsion qu'inspirait le Second Empire, ce régime de *bohème* ploutocratique, à toute l'élite libérale de notre bourgeoisie, aussi offusquée dans ses idées de respectabilité par la *clique* bonapartiste qu'avait pu l'être au XVII^e siècle Port-Royal par la *cour* de Louis XIV ; et Renan a bien le sentiment que, depuis 1851, depuis le Coup d'Etat de Napoléon III, la France est entrée dans une ère de basse ploutocratie qui lui inspire le plus profond dégoût.

Et supposons que Renan ait pu vivre jusqu'à nos jours, assister à tout le développement de notre Troisième République, héritière si fidèle du Second Empire, et être le témoin de cette guerre de 1914-1918, comme il avait été le témoin de 1870. En présence de cette ruine gigantesque, que constitue la chute des Hohenzollern et des Romanov, devant cet écroulement définitif de ce qui restait encore d'ancien régime en Europe, et le triomphe éhonté de la ploutocratie anglo-saxonne, dont la France démocratique s'est faite le soldat, l'alliée et la vassale, quelles eussent bien pu être ses impressions ? Pour celui qui a lu attentivement la *Réforme intellectuelle et morale*, elles ne sauraient être douteuses. Renan pourrait bien constater qu'en effet, un élève des *Bons Pères* a pu battre un officier prussien, grâce, d'ailleurs, à la supériorité de capitaux que représentait l'alliance des trois grandes nations capitalistes ; mais cette constatation n'aurait guère, je crois, troublé son jugement et il aurait estimé que, comme dit le poète, « l'impure laideur est désormais la reine du

et sans cœur, revêche et méprisante : l'Université et son esprit. »

Et sur la Russie, à propos de Tourgueneff, voici ce qu'il écrit : « C'est l'honneur de cette grande race slave, dont l'apparition sur l'avant-scène du monde est le phénomène le plus inattendu de notre siècle, de s'être tout d'abord exprimée par un maître aussi accompli... Quand l'avenir aura donné la mesure des surprises que nous réserve cet étonnant génie slave, avec sa foi fougueuse, sa profondeur d'intuition, sa notion particulière de la vie et de la mort, son besoin du martyr, sa soif d'idéal, les peintures de Tourgueneff seront des documents sans prix... »

Quant à Proudhon, voici ce qu'il écrivait (*Correspondance*, T. XII, p. 48) : « La décadence française a fait depuis dix ans des progrès effroyables : j'en recueille les pièces. La multitude n'y voit rien : est-ce qu'elle voit quelque chose ? Est-ce que les Espagnols d'Isabelle II ne sont pas aussi fiers que ceux de Charles-Quint ? Nous descendons au pas accéléré... Que l'Allemagne, l'Autriche et la Russie parviennent à s'organiser, que la Russie surmonte les difficultés de son émancipation, et je vois avant dix ans, les races latines définitivement dépassées, et tôt ou tard subalternisées par les races germaniques. » (Lettre à M. Langlois, 12 avril 1862.)

Et ce que Proudhon pensait de la décadence française en 1862, il est douteux qu'après 1870 et 1914-1918, s'il eût vécu assez pour voir ces deux guerres, et assister au développement de la III^e République, qui a suivi et encore aggravé les errements du Second Empire, il ne le penserait pas aujourd'hui : il serait sans doute plus sévère encore. La *victoire* n'a rien changé, au fond, pas plus que la *défaite* ; et nous descendons toujours à un pas de plus en plus accéléré ! Les tables de notre natalité le prouvent d'une façon assez sinistre ! Et nos nationalistes rêvent, tout éveillés, de Louis XIV et de Richelieu ! Folie et vanité morbide : tel est le bilan de notre bourgeoisie française. Dans un émouvant cahier vert, *Mesure de la France*, publié par Daniel Halévy, M. Drieu La Rochelle a très bien posé le problème et vu ce que le destin de la France a désormais de tragiquement désespéré. En vérité, seule la Révolution européenne pourrait encore sauver notre malheureux pays !